

Noiret et Mnouchkine, héritiers de Vilar
Philippe Noiret, gentleman saltimbanque et Ariane Mnouchkine. L'Aventure du Théâtre du Soleil

Patricia Belzil

Numéro 136 (3), 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63204ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Belzil, P. (2010). Compte rendu de [Noiret et Mnouchkine, héritiers de Vilar : *Philippe Noiret, gentleman saltimbanque et Ariane Mnouchkine. L'Aventure du Théâtre du Soleil*]. *Jeu*, (136), 160–165.

Théâtre au ciné

Philippe Noiret, gentleman saltimbanque

FILM D'ANTOINE DE MEAUX. FRANCE, 2008, 51 MIN.

Ariane Mnouchkine. L'Aventure du Théâtre du Soleil

FILM DE CATHERINE VILPOUX. FRANCE, 2009, 75 MIN.

PATRICIA BELZIL

NOIRET ET MNOUCHKINE, HÉRITIERS DE VILAR

Ce n'est certes pas un hasard si le Festival international des films sur l'art (FIFA) proposait les portraits de Philippe Noiret et d'Ariane Mnouchkine en programme double lors de sa 28^e édition, qui s'est tenue à Montréal du 18 au 28 mars 2010. En effet, les films d'Antoine de Meaux et de Catherine Vilpoux mettent en relief l'héritage du TNP de Jean Vilar dans le parcours des deux artistes, et évoquent l'un et l'autre, à différents égards, l'existentielle question de la pérennité, dont se souciait Noiret et qui se pose aujourd'hui de façon urgente pour la directrice du Théâtre du Soleil.

Philippe Noiret : l'humilité du grand acteur

Avec un sujet aussi « facile », l'homme étant aussi aimable que le comédien était aimé, *Philippe Noiret, gentleman saltimbanque* avait bien sûr d'emblée la faveur des festivaliers. Le film fait alterner les photos de spectacles, les extraits de films, divers entretiens avec l'acteur et des témoignages pleins d'amour : celui de sa femme, avant tout, la comédienne Monique Chaumette, avec qui il a vécu 44 ans, ceux de réalisateurs qui l'ont dirigé (Bertrand Tavernier au premier chef, qui avait trouvé en lui son *alter ego*, comme Truffaut avec Jean-Pierre Léaud, et Agnès Varda, qui lui a offert son premier vrai rôle à l'écran dans *la Pointe Courte* en 1956) et d'amis acteurs (le suave Jean

Rochefort, puis un Thierry Lhermitte ému, se souvenant de son vieux camarade de plateau et du duo improbable qu'ils formaient dans *les Ripoux*), ceux de sa costumière et de son vendeur de chaussures (on connaît la passion de collectionneur qu'entretenait le comédien pour les souliers)... Toutes ces entrevues tracent le portrait de l'élégant monsieur qui, lorsqu'il ne tournait pas, arpentait seul les rues de son quartier, en fumant un havane. Une silhouette si familière qu'on eût pu la croire éternelle, l'ayant vue déambuler dans plus de 120 films de tous genres, campant toutes les classes de personnages : flic ou juge, militaire ou horloger, et un nombre significatif d'épicuriens, d'oisifs et de... désabusés (*la Grande Bouffe*, qui fit scandale à Cannes où, raconte-t-il, des spectateurs allèrent jusqu'à cracher sur les comédiens !).

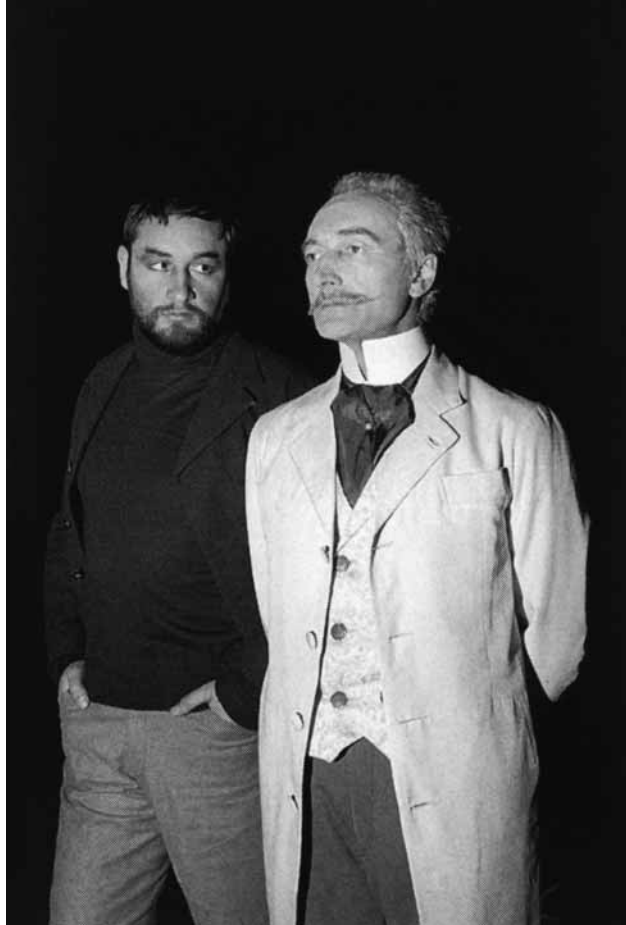
S'il choisit finalement le cinéma pour assouvir sa boulimie de rôles, Noiret fait d'abord ses classes au théâtre, auprès de Jean Vilar où, pendant sept ans, il interprète une quarantaine de rôles (tout de même !). Cette école influence sans nul doute le jeune acteur, qui ne deviendra jamais une star élitiste et imbue d'elle-même : le film s'ouvre d'ailleurs sur un entretien où l'acteur d'âge mûr se moque de ceux qui prétendent ne faire que de grands films. Refusant cette attitude vaniteuse, il affirme avoir fait honnêtement son métier d'artisan. Après avoir lancé qu'il

est venu au théâtre par hasard, Noiret se ravise aussitôt : au fond, n'était-ce pas sa *nature*, tout simplement ? Car est-ce un hasard si l'enfant rêveur préférerait regarder les arbres par la fenêtre qu'écouter en classe ? Est-ce un hasard si un enseignant du collège de Juilly, où le jeune cancre a été envoyé, l'amène à participer à un spectacle théâtral, lui révélant sa voie ?

C'est ainsi qu'après une formation en art dramatique chez Roger Blin, le jeune homme part pour Avignon à l'été 1951, y plante sa tente... et découvre le Théâtre National Populaire de Jean Vilar. Il fera ses premières armes au Centre national de l'Ouest et, deux ans plus tard, recruté par Gérard Philipe, il entre au TNP sous le masque de la statue du Commandeur dans *Dom Juan* de Molière, puis est figurant dans *le Prince de Hombourg* de Kleist, auprès de Gérard Philipe mais aussi de Maria Casarès et de Monique Chaumette, qui allait devenir sa femme¹. Bientôt, on lui offre de vrais rôles, notamment dans *Macbeth* en 1954. Suivront une pléthore de rôles classiques, toujours au sein du TNP. Quittant la compagnie en 1960, il sera de la création de la première pièce de Françoise Sagan, *Château en Suède*, au Théâtre de l'Atelier, sous la direction d'André Barsacq. Il tâtera aussi du cabaret avec Jean-Pierre Darras, qu'il a connu au Centre dramatique de l'Ouest et qui l'a suivi à Avignon : un duo comique qui raille la politique et au sein duquel, se rappelle Monique Chaumette, Noiret faisait tout le contraire de ce qu'il avait appris au théâtre, « tout ce qu'il ne fallait pas faire ». Comprenant que ce n'est pas sa place, il se tourne vers le cinéma où, l'histoire le dira avec force, il est chez lui.

Tout le plaisir qu'on prend à un film comme celui-ci tient aux anecdotes qui y sont évoquées, soulignant tel trait de caractère, révélant telle influence. En 1961, le jeune acteur de cinéma qui participe aux débuts de la Nouvelle Vague (*Zazie dans le métro* de Louis Malle, 1960) est encore novice devant la caméra après une décennie sur les planches. Il rencontre Jean Marais à l'occasion du tournage du *Capitaine Fracasse*, qui aura un impact très précis sur son jeu en l'incitant à accepter son corps. En effet, se souvient sa femme, Noiret se croyait léger, alors qu'il avait, dit-elle avec ironie, « une certaine masse »... Les conseils de Marais ont dissipé le malaise qu'il éprouvait et, à partir de là, il a su tirer profit de son gabarit. Noiret raconte aussi volontiers les moments-phares de sa carrière, comme son premier succès populaire avec *Alexandre le bienheureux* d'Yves Robert en 1968. Il s'étonne encore de l'effet de ce film sur le public, et des tonnes de témoignages qu'il recevait de gens qui déclaraient que le film avait changé leur vie, qu'ils allaient tout lâcher, ou des lettres de ces femmes qui le remerciaient d'avoir transformé leur mari, etc.

1. Le récit du début de leur idylle est touchant. Noiret a simplement invité la jeune femme à l'accompagner en Corse pour les vacances, pendant lesquelles il déposait devant sa porte, chaque matin, un petit bouquet de pensées. Elle raconte : « Cet homme ne m'a pas dit : "Je t'aime", ne m'a pas fait de grands discours ; il a dit : "Veux-tu venir en Corse ?" ... Mais cet homme-là ne m'a jamais quittée. »



Philippe Noiret et Jean Vilar, à l'époque du TNP.
© Roger Viollet, tirée de l'autobiographie de l'acteur, *Mémoire cavalière*, Paris, Robert Laffont, 2007.

Le film d'Antoine de Meaux cerne la personnalité du comédien, mais aussi son art. Comment composait-il ses personnages ? Certes, une grande partie du « travail » tient de son aura, de son charisme aussi, mais pour un acteur incarné comme Noiret, c'est le costume qui souvent donnait « corps » au personnage. Pour *la Vie et rien d'autre* de Tavernier, où il campe un commandant d'armée à l'issue de la Première Guerre mondiale, il s'est imprégné de la mémoire de son père, combattant de Verdun 70 ans auparavant, qui venait de mourir². Dans la scène où l'on choisit le cercueil du soldat inconnu, Noiret porte les médailles de son père. Sa costumière raconte par ailleurs que, pour *les Ripoux*, elle avait apporté une veste de cuir ayant appartenu au père d'une amie, ancien policier ; la veste avait donc une trentaine d'années de service. Noiret l'a enfilée, a relevé le col, et l'inspecteur Boiron était là. Pour jouer la

2. Il obtient son second César du meilleur acteur pour ce film de 1989. Le premier lui avait été décerné pour *le Vieux Fusil* de Robert Enrico (1975), un autre film sur la guerre, celle de 39-45 cette fois, où il partageait l'écran avec Romy Schneider.



Philippe Noiret dans une scène de *la Vie et rien d'autre* de Bertrand Tavernier (1989) où il porte les décorations de son père.

comédie, il disait, se rappelle Monique Chaumette, qu'il fallait retrouver la ligne pure de Matisse. Il prétendait, du reste, ne pas être comique : ce sont les textes ou les situations qui le sont. Ses rôles étaient souvent teintés de cette mélancolie qui habitait l'homme, tout bon vivant fût-il (même seul, il adorait se trouver devant un bon repas). Tavernier évoque cette tristesse qui conférait à ses personnages leur humanité.

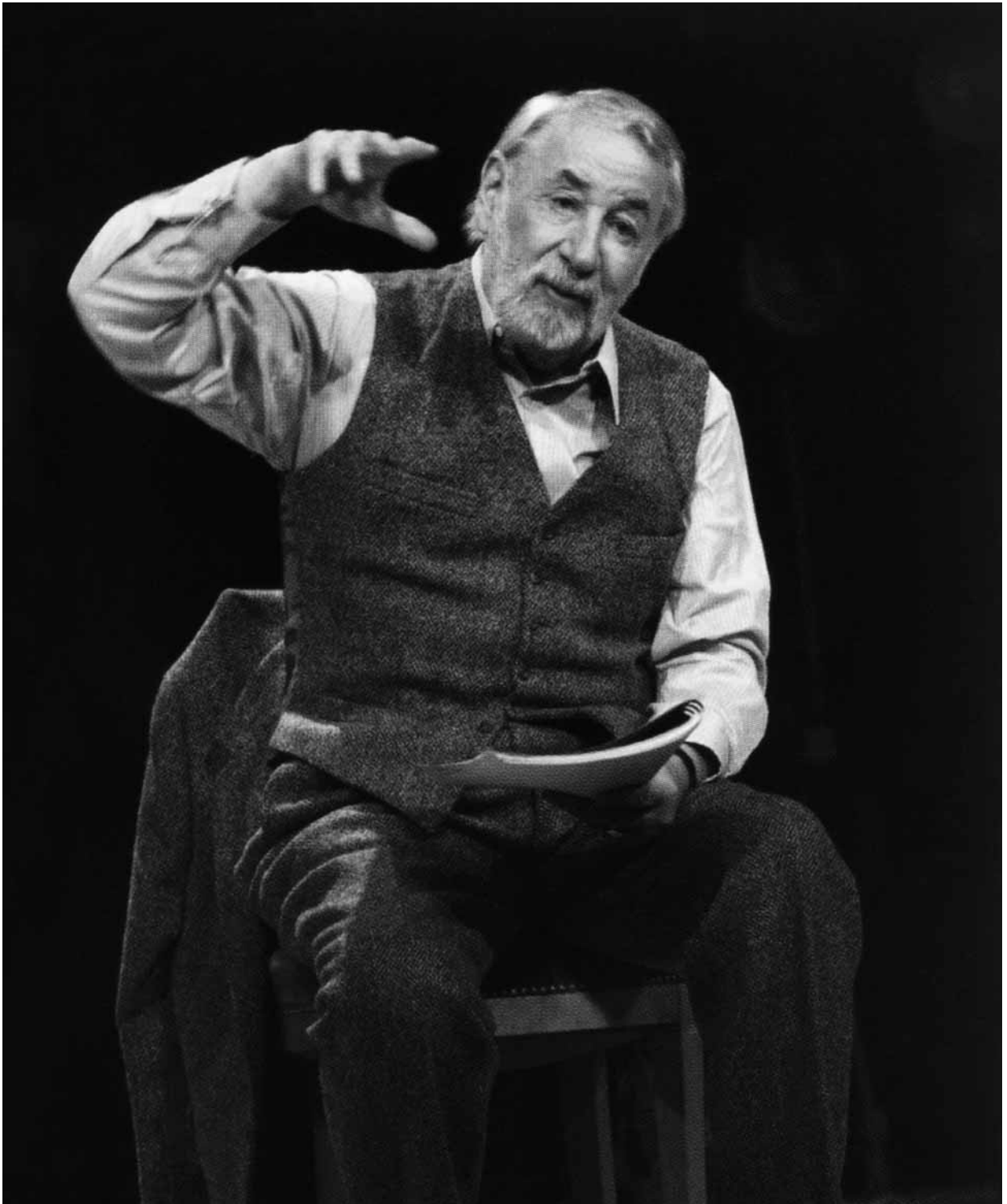
Philippe Noiret retrouvera la scène vers la fin de sa vie lorsque, en veste de tweed, il lira *les Contemplations* de Victor Hugo³ : un texte idoine pour ce contemplatif qui, à sa maison de

campagne, s'asseyait sur un banc devant le magnifique paysage de l'Aude et pouvait y rester des heures, ou qui partait à travers bois sur sa jument andalouse, qu'il ne contraignait jamais, raconte Jean Rochefort, mais qu'il montait avec grâce, « comme une femme ». Entre ses nombreux tournages, Noiret cultivait ainsi l'art de ne rien faire.

S'il a su, mieux que quiconque, toucher à l'immortalité grâce au cinéma, il s'est ému de la naissance de sa petite-fille (la jeune comédienne Deborah Grall), enfant de sa fille unique, et de la suite qu'il avait ainsi assurée.

3. Il crée ce spectacle en France en 2002 et le présente à Montréal, au Monument-National, en septembre 2003. Il s'éteindra en 2006, à l'âge de 76 ans. Auparavant, mais le film n'en fait pas mention, le comédien était revenu au théâtre en 1997, après une absence

de trente ans, dans *les Côtelettes* de Bertrand Blier, puis dans *l'Homme du hasard* de Yasmina Reza en 2001. Le public de théâtre le reverra une ultime fois dans *Love Letters* d'Albert Ramsdell Gurney, pièce épistolaire qu'il joue avec Anouk Aimée en 2005.



Philippe Noiret dans son spectacle de lecture des *Contemplations* de Victor Hugo, au printemps 2002.
© M. Enguerand/Agence Enguerand, tirée de l'autobiographie de l'acteur, *Mémoire cavalière*, Paris, Robert Laffont, 2007.

Ariane Mnouchkine : le Théâtre du Soleil, hier et demain

Dans un document sobre, Catherine Vilpoux cerne aussi le besoin, sinon d'immortalité, du moins de filiation chez une autre grande artiste française : après 45 années de passion et d'énergie créatrices, Ariane Mnouchkine raconte son parcours, indissociable de celui du Théâtre du Soleil. Il faut une personnalité vigoureuse pour demeurer l'âme et le cœur battant d'une troupe pendant tout ce temps. Ce portrait souligne à quel point la grande dame a su garder l'émerveillement, l'enthousiasme de l'enfance sur la scène. Le plaisir, avant toute chose : c'est ce qui avait présidé à la fondation de sa compagnie et qui a continué de la porter. Le film s'ouvre sur une séance de travail où les comédiennes doivent improviser à partir des mimes que fait Mnouchkine, installée devant elles dans la salle : d'entrée de jeu, on mesure à quel point Mnouchkine anime sa troupe.

Il s'agit en quelque sorte d'un portrait en pied, car le film remonte aux premiers pas de la jeune femme de théâtre : la première mise en scène, en 1961, avec des amateurs, la fondation de la troupe, en 1964, avec des étudiants de la Sorbonne (notamment le regretté Philippe Léotard), le premier succès (*la Cuisine*, 1967, dont on a le bonheur de voir un extrait). Après le succès de *1789*, créé au Piccolo Teatro de Milan, la compagnie cherche un lieu en France pour présenter le spectacle et s'installe, à l'issue d'un important chantier de trois semaines, dans l'ancienne Cartoucherie de Vincennes. La réalisatrice consacre plusieurs minutes de son film à ce tour de force, mené sous la houlette du scénographe Guy-Claude François, alors directeur technique. Des images d'archives nous montrent la grande ouverture, lorsque les premières représentations ont lieu en décembre 70 ; on y voit le public qui gèle carrément dans cet immense espace non traditionnel... et non chauffé.

Plusieurs témoignages des membres de la troupe permettent de saisir la démarche artistique de la metteuse en scène, telle cette comédienne qui a cette jolie figure à propos de l'homme-orchestre Jean-Jacques Lemètre, associé étroitement au travail des acteurs : « Il est le fil des fildeféristes que nous sommes. » Ariane Mnouchkine parle aussi abondamment de son approche, bien sûr, préconisant l'élaboration des spectacles au gré d'un lent travail de répétition, parfois avec costumes, pour mettre les comédiens en situation : « L'échauffement de l'imagination passe par l'échauffement des corps. » C'est un plaisir de la voir diriger fermement mais amicalement les comédiens, tandis qu'ils tâtonnent pour « placer » une scène : « Arrêtez de respirer ! » leur intime-t-elle tout bonnement...

Des images montrent également l'accueil si convivial du public à la Cartoucherie, par la directrice elle-même, qui déchire les billets et prend le temps de souhaiter bon spectacle à chacun. Cette politique de la compagnie, toujours en direction du public et dans son respect, est l'une des marques distinctives du Théâtre du Soleil, faisant de Mnouchkine une héritière directe de Vilar.

Signalons quelques irritants, comme le fait que ne sont pas toujours donnés les titres des spectacles dont on présente des extraits ou les noms des intervenants (pour Hélène Cixous, on omet de mentionner qu'elle a signé plusieurs textes pour la compagnie, notamment *Tambours sur la digue* en 1999). Par ailleurs, à la fin du film, le spectateur est littéralement inondé d'informations à propos des diverses activités militantes de la compagnie ; certes intéressantes, celles-ci sont beaucoup trop précipitées, comme si on avait craint de manquer de pellicule... L'engagement de Mnouchkine dans nombre de causes et de débats sociopolitiques est au demeurant indissociable du personnage. Avant les Jeux olympiques de Pékin, elle organise une manifestation lors d'une course, avec cette banderole : « Salut à vous, athlètes, qui en courant ne piétez pas les droits de l'Homme ». En Afghanistan, elle secoue des artistes pour qu'ils dénoncent la condition des femmes de leur pays : parce que c'est le rôle des artistes, soutient-elle, et si eux ne le font pas, qui le fera ? Au Cambodge, depuis 2007, elle encadre des jeunes qui veulent monter en khmer la pièce d'Hélène Cixous, *l'Histoire terrible mais inachevée de Norodom Sihanouk, roi du Cambodge*, créée par le Soleil en 1985. Une telle carrière se laisse difficilement ficeler en 75 minutes, doit-on dire à la décharge de la réalisatrice, qui devait aussi parler des films de Mnouchkine, et surtout de son *Molière grandiose*⁴...

Ce portrait force l'admiration pour la femme de théâtre, guidée par un idéal élevé : « Notre rôle, croit-elle, est de redonner l'espoir, le courage, l'appétit. » Rien de moins. Mais porter à bout de bras un tel projet artistique pendant près d'un demi-siècle n'est pas de tout repos. À 70 ans, Ariane Mnouchkine voit venir la fin de son travail au sein de la troupe : les forces physiques, ça va, assure-t-elle, mais c'est sa force de consolation qui diminue. Elle explique, dans une confiance émouvante, que pour diriger une troupe, il faut une telle force pour se consoler – et surtout consoler tous les autres – des chagrins, de toutes les fragilités qui émanent du processus créatif. Qui prendra la relève à la tête du Théâtre du Soleil ? Ariane Mnouchkine ne le sait pas, mais souhaite que quelqu'un continue « à montrer le possible ». ■

4. Je ne reviendrai pas sur ce film, que tout le monde a vu, j'espère, et dont j'ai parlé dans une chronique précédente. Voir « Molière en vidéo », dans *Jeu* 72, 1994.3, p. 173-176.



Photo tirée du film de Catherine Vilpoux, *Ariane Mnouchkine. L'Aventure du Théâtre du Soleil*, présenté au Festival international des films sur l'art en mars 2010. © FIFA.